CONFESSION

GÉNÉRALE

DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MGR. LE COMTE D'ARTOIS,

Déposée, à son arrivée à Madrid, dans le sein du T. R. P. dom JÉROME, grand Inquisiteur, & rendue publique par les ordres de son Alteſſe, pour donner à la Nation un témoignage authentique de son repentir.

IMPRIMÉE DANS LES DÉCOMBRES DE LA BASTILLE.

Confiteor Deo & Populo.

A PARIS,

Chez le Secrétaire des commandements de Monseigneur l'Archevêque de Paris,
Et chez tous les Supérieurs des Communautés, même celle de St. Lazare.

Le 23 Juillet 1789.

Cam FRC 1954

3r

Md W 3762

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

CONFESSION
GÉNÉRALE
DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MGR. LE COMTE D'ARTOIS.

LES yeux remplis de larmes que la rage seule faisoit couler, détestant moins son infame conduite que pénétré du regret de n'en pas recueillir le fruit, S. A. S. Monseigneur le comte d'Artois arriva à Madrid, après avoir pensé éprouver à Lyon la fureur légitime d'un peuple justement irrité : tantôt il se représentoit la perte des caresses lubriques de son illustre belle-sœur, les emportements de la tribade Polignac ; ensuite l'ambition succédoit à ce ressouvenir amer ; les réflexions sinistres assiégeoient son cœur ; & le désespoir de n'avoir pu consommer son exécrable forfait, augmentoit l'affreuse situation de ce coupable prince.

« Eh quoi ! disoit-il, doutant même de son existence ; suis-je bien moi ? quelle révolution ! & quelle en sera la suite ? C'est donc en vain que l'amour, cette passion tyrannique, m'a fait tout entreprendre, adultere, presque assassin, j'ai violé les droits les plus respectables, ceux de fraternité & d'époux. Ce sont les fruits adultérins d'une union réprouvée qui doivent un jour régir la monarchie Françoise. Au fond du cœur, méprisant le monstre

qui ſecondoit mes vues criminelles, j'ai contribué à ſes plaiſirs, pour me frayer un chemin qui pût me conduire au trône ; un inſtant de plus, & la France étoit à moi ; les miniſtres m'étoient dévoués, la lâche trahiſon me donnoit la moitié des ſuffrages, la force & la violence m'aſſuroient de l'autre : un Breteuil, un Barentin, parvenus à s'emparer du timon de la monarchie, avoient dépoſé dans mon ſein le ſerment ſacré d'une odieuſe & indigne fidélité. Un inſtant, un ſeul inſtant a tout détruit : du faîte des grandeurs, je tombe dans l'aviliſſement ; l'horreur & l'exécration ſont les ſeuls ſentiments que j'inſpire, & mon nom déſormais ne ſera plus que le ſignal de la terreur & de l'effroi.

» Quel parti prendre ! divinités infernales ! vous à qui j'ai toujours ſacrifié, préſidez maintenant à mes idées : ma raiſon eſt bouleverſée, ſoyez-moi propices, & je vous voue un hommage éternel.

» Mais quel rayon de lumiere vous faites luire à mes yeux, & quel ſentiment vous faites naître en mon cœur ! Déja mon eſpoir ſe rétablit. O Satan, mon génie tutélaire, non, ce n'eſt point en vain que je t'invoque ! D'Artois ſera toujours d'Artois, l'ennemi de la nation, & ton fidele ſuppôt. »

C'eſt ainſi que raiſonnoit l'indigne rejeton d'un ſang illuſtre ; c'eſt un Bourbon qui, dans ſon cœur, prononce le ſerment affreux d'accabler le peuple de ſa haine ; & pour l'aider à y réuſſir, la politique fuit de la cour Françoiſe & le ſuit en Eſpagne pour l'infecter de tout ſon poiſon.

Quel changement & quel affreux tableau d'hypocriſie va nous préſenter S. A. arborant l'étendard

de l'humilité, pouſſant des ſoupirs affectés par intervalles, ſe frappant la poitrine : telle eſt la maniere que le comte d'Artois, paroiſſant ſe traîner à peine, emploie pour ſe préſenter au tribunal affoibli de l'Inquiſition. Son titre, qu'il a tant de fois méconnu, l'honneur de ſon nom, dont il s'eſt rendu tant de fois indigne, le font parvenir aux pieds de dom Jérôme, grand inquiſiteur. Après avoir frappé trois fois la terre de ſon front, ſuivant l'uſage, humblement baiſé le pan de la robe du R. P. hypocrite, d'Artois s'exprime en ces termes :

« O mon pere ! organe ſacré de la Majeſté divine, c'eſt à vos genoux que je viens réclamer la miſéricorde d'un Dieu dont je redoute le courroux ; puis-je eſpérer d'obtenir quelque grace ? Le nombre de mes iniquités eſt ſi grand que j'ai tout lieu de déſeſpérer du pardon. C'eſt en en dépoſant le fardeau dans votre ſein que je vous ſupplierai d'employer auprès de lui votre interceſſion : ce n'eſt pas ſeulement le cri de ma conſcience qui m'aſſaille, c'eſt encore les gémiſſements d'un peuple que j'ai rendu malheureux. Artiſan de ſon infortune, ſa miſere eſt mon ouvrage. J'ai égaré le plus tendre des Freres, un Roi vertueux ; j'ai fait un Monarque foible ; j'ai aveuglé toute une nation ſur ſes qualités royales, & la deſtruction totale du royaume étoit le vœu de mon cœur ; j'en aurois ſans doute vu l'accompliſſement, ſi l'Etre ſuprême n'avoit regardé les François en pitié.

» Daignez donc, ô mon pere ! me réconcilier avec moi-même. L'énormité de mon crime m'a rendu vil à mes propres yeux ; la naiſſance, le

rang devoient me rendre l'exemple de l'univers ; la baſſeſſe de ma conduite m'en a rendu l'opprobre. »

Le religieux, trompé par cette douleur apparente & les démonſtrations de ce faux repentir, entreprit de conſoler ſon Alteſſe, en lui diſant : Eſpérez, eſpérez tout, mon fils, de la grace divine ; ſi la voix publique condamne avec raiſon le tiſſu d'abominations que vous avez commiſes, l'aveu que vous allez en faire, la pénitence que le Très-Haut vous impoſera par mon miniſtere, ſera le fondement de votre retour à la vertu, & le premier acte de votre réſignation à ſa juſtice : deſcendez dans votre cœur, & courbez-vous devant l'image de votre Dieu. »

On preſſent bien que ce commandement propageoit la rage dans le cœur de ſon Alteſſe. Toute la terre connoît l'orgueil de ce prince, & il ne falloit pas moins que la néceſſité pour qu'il s'y ſoumît. La néceſſité, cette loi impérieuſe, lui crioit aux oreilles : *Superbe*, *humilie-toi*. Tout le détermina à embraſſer ce parti. Après donc quelques moments d'un feint anéantiſſement, ſon Alteſſe, pouſſant des ſoupirs, fit au grand inquiſiteur la confeſſion des atrocités qui le rendront à jamais l'objet du mépris & de la haine.

» Non-ſeulement, mon révérend pere, je vais, par ma ſincérité, chercher à regagner les faveurs céleſtes, mais encore je veux que mon repentir ſoit public, & dévoiler à la nation, que j'accablois d'outrages, les forfaits que je vais dépoſer dans votre ſein. Puiſſe un peuple qui me déteſte avec raiſon, oublier en partie que je ſuis le principe de

ſon déſaſtre, & ne me pas ſacrifier à ſa vengeance en voyant les larmes de ſang que le remords me fait verſer !

» Je gliſſerai rapidement ſur mes premieres années. L'éducation des princes, ſi brillante en apparence, mais vicieuſe en tous ſes points, fut la baſe de ma conduite : un caractere méchant, féroce même, annonçoit déja, dans mon enfance, à la nation Françoiſe, que je ſerois ſon oppreſſeur.

» Tout favoriſoit alors le penchant décidé qui me portoit au mal. La mort de Louis XV, l'élévation de mon frere ainé, ſa bonté naturelle, qui éloignoit de ſon ame le ſoupçon du crime ; ſa confiance, ſa ſécurité, les acclamations, les éloges de ſon peuple, l'aſſuroient de la félicité publique ; il la croyoit éternelle. Hélas ! quelle étoit ſon erreur ! il ignoroit que les princes de ſon ſang, ſon frere même, ſon propre frere, que tout devoit rendre les protecteurs chéris de la nation, travailloient ſourdement à ſa deſtruction.

» Ce fut du moment que la diſſipation & les exceſſives prodigalités penſerent épuiſer l'immenſité de mes moyens, que je m'égarai, me perdis ; l'injuſtice me domina ; la ſoif brûlante des richeſſes vint me tourmenter ; je n'y pus réſiſter, & rien ne put réprimer les concuſſions que je mis en uſage pour augmenter mes revenus. Je tyranniſai mes vaſſaux : inſenſible à leurs peines, à leurs fatigues, je les rançonnai ſans pitié, & le plus ſouvent je ſacrifiai au haſard du jeu, ou à la vîteſſe d'un cheval anglois, ce fruit de la rapine & de la vexation.

» Non, jamais je ne puis me rendre aſſez coupable, ô mon pere ! il faut, que dis-je, il faut ?

l'honneur que j'outrageai, la religion que je mépri-ſai, la douleur que je reſſens, tous ces juſtes motifs me font un devoir, me contraignent à vous accuſer quelle étoit alors la noirceur de mon ame & l'indignité de mes ſentiments. Oui, mon pere, c'étoit peu pour mon lâche cœur d'opprimer ainſi l'infortuné ; le plus pur de ſon ſang ſuffiſoit à peine pour étancher la ſoif cruelle dont j'étois dévoré. Promenant ſur le trône des regards envieux, je maudiſſois le deſtin de m'avoir fait naître le plus jeune de mes freres ; je l'accuſai d'injuſtice, dès ce moment je vouai à mon frere, à mon Roi, une haine dont il ne tarda pas à éprouver les barbares effets.

» Je m'appliquai ſérieuſement à connoître ſur quel fondement un Monarque établiſſoit ſa grandeur ; je reconnus qu'elle étoit fixée ſur l'équilibre, & que peu de choſe ſuffiroit à la lui faire perdre. La tendreſſe du peuple l'avoit toujours maintenu : je travaillai à l'anéantir, & j'y parvins. Les infames agents que je produiſis au miniſtere ſervirent mes complots, & le meilleur des rois ſéduit, égaré, perdit par degrés l'amour du François. O mon pere ! tels furent les premiers pas que je fis dans la carriere du crime.

» L'état affreux de la France eſt mon ouvrage. Je vous l'accuſe : j'avois médité ſa ruine, & ſa perte étoit l'aliment qui nourriſſoit mon ambition. Les conſeils & les ſages repréſentations d'une épouſe vertueuſe ne mirent pas de frein à ma rage effrénée ; elle ne fit qu'allumer mon reſſentiment ; je l'accablai d'outrages, & le moins déteſtable que je lui fis eſſuyer fut celui de lui aſſocier les plus viles catins & les plus lubriques courtiſanes de ce ſiecle.

» Sortant de ſes bras, où le caprice me ramenoit par fois, je ne laiſſai jamais ſubſiſter aucun doute ſur mon intention, & ne lui diſſimulois point que le devoir ni le ſentiment n'avoient aucune part à mes careſſes. Je pouſſai la barbarie juſqu'à l'inſtruire de mes déréglements. J'affichai la dépravation ſans avoir la politique de voiler mes débordements.

» Violemment incommodé *d'une indigeſtion de biſcuits de Savoie* (1), je vais, diſois-je à mon cocher, *prendre du thé à Paris*. La Duthé, cette infame créature, cette exécrable meſſaline, ſortie de la fange des plus ſales B..... de la capitale, devint mon idole & l'objet de mon culte & de mes hommages. Je les lui offris en public, & bravant inſolemment la cenſure de mon Roi, l'indignation d'un peuple que je mépriſois, je forçai ceux qui étoient ſous ma dépendance à plier le genou devant l'odieuſe proſtituée que j'adorois.

» O mon digne & très-révérend pere! comment, ſans mourir de honte, vous faire le détail de mes courſes nocturnes, les orgies ſcandaleuſes que j'y commettois, les riſques que j'y courus! Compromis dans les plus noirs taudions, avec les ſcélérats & le rebut de la populace, un prince du ſang royal, un frere du Roi, mangeoit, buvoit familiérement avec cette race abjecte, & m'aſſimilant avec eux de cette ſorte, je ne rougiſſois pas de me déclarer leur confrere & leur appui.

» Un mal affreux germa dans mon ſein : ce noir

---

(1) Jeu de mots ſur Marie-Thereſe de Savoie, comteſſe d'Artois, & la Duthé, P.... ſi renommée, dont le faſte écraſoit celui de la majeſté royale.

poiſon, diſtillé par le libertinage, penſa devenir funeſte à ma digne & adorable épouſe. Alors je ceſſai de fréquenter ces obſcurs & dégoûtants repaires, ſans cependant en devenir plus ſage, & je préſentai de nouveaux vœux à la proſtitution.

» Contat, cette volage actrice, dont la renommée publioit les charmants attraits, enflamma mon cœur de la paſſion la plus vive ; & ſans m'arrêter à l'indigne ſource dont elle eſt ſortie (1), ſans aucune conſidération pour ſon état, ſi incompatible avec mon rang & mon nom, je m'étourdis ſur la baſſeſſe dont je me rendois coupable ; je bravai la clameur publique ſur le tableau ſincere de ſes abominables mœurs ; je fis de Contat ma divinité.

» C'eſt dans les embraſſements de cette prêtreſſe de Priape que j'épuiſai tous les reſſorts de la fauſſe volupté : pour me plaire, elle me dévoila tous les ſecrets de l'Arétin, dont la pratique m'a depuis toujours été chere. Je m'énervai par la brutalité de mes révoltants tranſports, & je n'avois plus, pour la céleſte compagne que le ciel m'avoit donnée, que la froideur la plus inſultante.

» *Bagatelle*, ce charmant aſile de la débauche, devint le ſanctuaire de la molleſſe & du libertinage : mes complaiſants & délicats pourvoyeurs fourniſſoient tous les jours ce temple de nouvelles déeſſes ; j'y promenois des regards languiſſants,

(1) La Contat eſt fille d'une revendeuſe de fruits & d'un mouchard de robe-courte. Son frere, Sacripant de la premiere claſſe, exerce encore cette honorable fonction, & cette héroïne de couliſſe eſt ſans contredit l'actrice la plus déréglée de tous les théatres.

mes ſens émouſſés par les jouiſſances de tous genres que je m'étois procurées, ne ſe ranimoient qu'à peine ; il falloit les exciter par l'attrait piquant de la nouveauté ; c'eſt ce que je fis.

» J'oſai jeter un œil profane ſur madame la ducheſſe de Bourbon : ce ſecret inconnu juſqu'alors, me couvre encore de honte & de confuſion : mon aveu coupable irrita ſa vertu. Déſeſpéré de ce refus, je l'inſultai, & tout Paris fut témoin de la vengeance de ſon époux ; j'y fis remarquer la lâcheté dont mon cœur eſt ſuſceptible ; & je fis connoître à la nation Françoiſe combien je me ſouciois peu de démentir & déshonorer un ſang illuſtre.

» Malgré la politique dont je me ſervois, l'infamie de ma conduite commençoit à percer ; l'indignation ſoulevoit les eſprits ; les épigrammes ſanglantes & méritées m'étoient adreſſées de toutes parts ; je m'éloignai, & Gibraltar fut le théatre que je choiſis pour me ſignaler par de nouveaux exploits.

» Vous le connoiſſez, ô mon pere ! l'adulation me couronna de lauriers, & la vérité me les arracha ! hué, ſifflé de tous les vrais braves, guerrier ſans gloire, frere ſans amitié, pere ſans naturel, époux ingrat, citoyen perfide, prince ſans délicateſſe, il ne manquoit à tous ces titres, qui m'étoient diſtribués par toutes les bouches & les cœurs de la capitale, que celui de lâche patriote. Avec juſtice on me le décerna. Aujourd'hui proſcrit, rejeté de mon auguſte famille, le peuple a mis ma tête à prix ; eût-elle tombé ſous ſon glaive vengeur, & mon cadavre ſouillé par la pouſ-

ſiere & foulé aux pieds, privé de ſépulture, je n'aurois que foiblement expié mes forfaits.

» A meſure que je perdois l'eſtime & la confiance publique, la rage s'accrut dans mon ame, le nom François me devint odieux ; j'abhorrai ſon exiſtence, & j'aſſociai mon farouche reſſentiment à la barbare R.... que le plus malheureux des rois avoit priſe en Germanie pour former le bonheur de ſes jours.

» Nos cœurs furent bientôt unis ; le crime le plus atroce cimenta cette union. Sans égard aux droits du ſang, je ſouillai la couche nuptiale, & fis féconder la famille royale. Plus de myſtere alors ; ne reſpirant plus tous deux que fureur & vengeance, nous nous aſſurâmes des miniſtres ; nous nous défîmes des gens vertueux dont la gêne continuelle contrarioit nos deſſeins. Nous pillâmes le tréſor royal, & le pere du peuple, obſédé de traîtres, ignoroit le malheur de ſes enfants, & l'orage affreux qui menaçoit la monarchie.

» L'exécrable Polignac, ce monſtre déteſté, ce monſtre indéfiniſſable, comme une quatrieme furie, ſe joignit à la cabale, & ſe fit une gloire d'en diriger les inſignes manœuvres. Adorée de la R.... à laquelle elle avoit fait adopter ſes goûts infâmes, elle ſe partageoit alternativement entre elle & moi, & nous avions formé, par cette intime réunion, le plus affreux trio.

» Rien ne coûte à cette mégere ; ſon ame paſſa dans la mienne ; le même génie nous anima ; nous épuiſâmes la France, crime léger, qui ne ſuffiſoit pas à notre fureur ; la deſtruction totale de ſes habitants étoit le vœu le plus ardent de notre cœur.

» Condé, Conti, de Guiche, tout auſſi lâches, auſſi perfides que nous, augmenterent le nombre des tyrans de la nation ; nous ſoufflâmes dans le cœur de la nobleſſe l'affreux poiſon de la diſcorde. Nous lui fîmes enviſager ſes droits, ſacrifiés au titre chimérique de citoyen, & nous en fîmes autant d'ennemis du peuple & de la liberté.

» Notre ligue, qui paroiſſoit indeſtructible, groſſiſſoit tous les jours. Déjà nous ne gardions plus le ſecret. Levant inſolemment nos têtes altieres, nous rejettions avec dédain les ſupplications & les larmes des habitants, rongés par l'affreuſe miſere que nous avions fait naître ; quelques jours de plus, & des fleuves de ſang inondoient la capitale : déjà ils ſe préſentoient à nos yeux, & nous nagions d'avance avec raviſſement, dans ces ſources délicieuſes.

» Les citoyens maſſacrés l'un par l'autre, les habitants égorgés par une troupe de brigands enrégimentés, aveuglement ſoumiſe à nos ordres barbares ; les cadavres expirants les uns ſur les autres, voilà, mon pere, le trophée que nous voulions élever à notre gloire immortelle, & le ſpectacle enchanteur que nous nous préparions.

» La ville réduite en un monceau de cendres, coup d'œil flatteur pour de nouveaux Néron, préſentoit à nos regards la plus agréable perſpective, & les préliminaires les plus ſanglants annoncent à la patrie le ſignal horrible de la terreur & de la proſcription.

» Cette affreuſe conſpiration touchoit au terme fatal de ſon exécution, les maiſons étoient déſignées, cent mille habitants alloient périr vic-

times de notre rage, lorſque la main de l'Etre ſuprême détourna les coups cruels que nous allions porter, & l'imprudence trahit nos vues criminelles.

» Le féroce Lambeſc, à la tête d'une troupe de tigres altérés du ſang François, ſe livre trop tôt au ſentiment qui nous animoit ; aveugle dans ſes horribles tranſports, il commence l'alarme générale & détruit nos projets par ſa promptitude & ſon impatience.

» Les miniſtres de notre rage n'étoient point prêts ; nos ſatellites n'étoient point arrivés ; le nombre qui nous avoit vendu leurs bras & leur vie, étoit trop foible pour s'oppoſer à la vile populace que nous avions juré d'exterminer ; défenſeurs de ſes jours, de ſon exiſtence, de ſa liberté, les citoyens s'ameutent, s'arment, & renverſent en un inſtant nos plus cheres eſpérances.

» Terribles & bouillonnants de fureur, les vaillants Pariſiens menacent nos jours, pour leſquels nous commençons à trembler. L'horreur ſe répand, le ſang des traîtres coule : priſonniers dans Verſailles, tous les paſſages ſont obſtrués, & nous voyons avec douleur le triomphe national.

» Journée malheureuſe où nous vîmes anéantir nos effroyables deſſeins ! Les larmes couloient de nos yeux, la rage ſeule en faiſoit naître la ſource ; nos amis, nos partiſans, les ſcélérats ennemis du patriotiſme cruellement mutilés, traînés dans la fange, leurs coupables têtes portées au bout d'une lance, ſembloient préſager le juſte ſort qui nous étoit réſervé, & auquel la fuite nous a dérobés.

» O mon pere ! l'indignation ſe peint ſur votre viſage, & maintenant elle regne dans tous les

cœurs. Où fuir ? Où aller cacher ma honte & mon affliction ? Quel ſera le peuple aſſez inſenſé pour accueillir & protéger le crime, la trahiſon & la ſcélérateſſe ? Comment oſer prétendre à un aſile, à un refuge ? Mon nom ſeul ne ſera-t-il pas le premier chef de ma condamnation ? & ne ſera-ce pas rendre un important ſervice à l'humanité que de plonger un poignard dans le ſein de celui qui vouloit être lui-même le bourreau d'un peuple entier, pour repaître ſes yeux de ce ſanglant ſpectacle, & faire jouir une femme barbare & impitoyable des fruits de l'horreur qu'elle a conçue & conſerve encore dans ſon ſein pour les François, qui l'adoroient au moment où elle méditoit leur ruine ?

» Tonnez ſur moi, grand Dieu ! que votre foudre écraſe ſans miſéricorde la déteſtable furie, l'objet de mes lâches amours & de mes criminelles complaiſances. Périſſent de même les infâmes princes qui ſervirent nos perfides complots ; qu'un trépas ignominieux ſoit le ſalaire des traîtres dont la France eſt infectée, & qui jouiſſent en paix du fruit de leurs honteux larcins !

» Paris, cette ſuperbe cité, reine du monde, en proie à la famine, n'offre plus qu'un tableau pitoyable, dont la face ne peut changer qu'en détruiſant les monſtres qu'elle recele dans ſon ſein.

» O maître ſuprême des humains, vous exaucez une partie de mes vœux ! un prévôt des marchands, le gouverneur de la Baſtille, un Foulon, un Berthier ſont déjà les victimes que tu as abandonnées au reſſentiment national, maſſacrées par un peuple ſecouant le joug de l'oppreſſion & de la

tyrannie. Leur trépas, loin d'exciter la compaſſion, fait naître la joie dans tous les cœurs, & les lambeaux ſanglants de leurs corps déchirés ſont les holocauſtes offerts à la liberté.

» Tremblez, Condé, Conti, Bourbon, d'Enghien, & vous miſérables artiſans de la miſere des François ! que le ſort de vos ſemblables vous inſpire un effroi continuel ! & ſi vous échappez à la légitime vengeance publique, puiſſe l'affreux ſerpent du remords déchirer perpétuellement votre ſein !

» Tel eſt, ô mon pere ! le détail des iniquités que l'orgueil & l'ambition m'ont fait commettre ? je me réſigne à la vengeance divine, & recevrai, ſans murmurer, le coup qui ne tardera ſûrement pas à trancher le fil des jours d'un infâme proſcrit. »

N. B. On invite le public à ne point ajouter de foi au repentir tardif & forcé de S. A. S. ; on en doit diſtinguer toute la fauſſeté. Prions ſeulement l'arbitre des deſtinés que ſes derniers veux, tout impoſteurs qu'ils ſont, ſoient exaucés ; que le deſpotiſme ſoit anéanti, les traîtres maſſacrés, & que nos enfants jouiſſent du précieux bonheur de poſſéder la liberté dont nous voyons commencer le regne.

LE

LE COMTE D'ARTOIS
A L'AGONIE
A LA SUITE DE SA CONFESSION.
RÊVE D'UN MEMBRE DU CLERGÉ.

QU'ON dise maintenant que les miracles sont impossibles ! ... qui l'auroit jamais cru, de voir la noblesse s'humaniser & le clergé avoir de la raison, après les crises violentes & les crispations de nerfs qu'avoit causées à ces messieurs la seule idée de travailler au bien public ? Pouvoit-on espérer que ces derniers sur-tout commenceroient enfin à n'être plus dangereux & nuisibles, & à se détacher des biens d'ici-bas, de ces trésors funestes avec qui ils sembloient avoir acheté la dispense d'être citoyens ? Enfin les voilà guéris de l'orgueil, ils s'humilient devant la nation ; les voilà guéris de la luxure, ils n'auront plus d'argent pour payer des filles, ou séduire des femmes ; les voilà guéris de la paresse, ils n'auront plus le moyen de vivre à rien faire : en vérité, l'assemblée nationale ôte les péchés du monde ; il ne resteroit plus qu'une petite bagatelle à obtenir d'eux, ce seroit qu'ils se mariassent, de peur que, ne pouvant plus entretenir leurs maîtresses, ce ne soit, comme dans l'évangile, *& posteriora ejus fiunt pejora prioribus*, ce qui veut dire à peu près en bon françois, que ce seroit pis que par-devant. O miracle inespéré !

miracle qui ſauve des membres précieux d'ailleurs, mais que la fatale contagion avoit paru vouloir gagner un inſtant : quel dommage en effet de voir tomber malades & l'évêque de Rhod... & l'abbé de Mont. & l'abbé . . ! Quel nom vais-je écrire ? quoi ! vous avez été attaqué auſſi ? vous qui paroiſſiez avoir pris un antidote contre l'intérêt perſonnel dans le commerce du duc d'Orléans ; vous qui, nourri de patriotiſme, paroiſſiez avoir une conſtitution à l'épreuve, & le citoyen Grégoire lui-même, dont la ſanté a été un inſtant obſcurcie..... O ſageſſe humaine ! tu n'es donc pas en garde contre toutes les folies ? Enfin, Dieu ſoit loué, ils ſont tous guéris ; le fait eſt ſûr, le miracle eſt avéré ; mais quel ſaint l'a fait ? Le diable m'emporte ſi je m'en doute.

Du temps que ſainte Genevieve faiſoit des miracles, j'aurois jeté mes ſoupçons ſur elle, car la bonne ſainte a toujours eu un foible pour être utile au clergé ; mais ſon diſtrict ne s'eſt apperçu qu'elle ait donné autre ſigne d'intérêt à la choſe publique que de remuer les pieds, diſent les bonnes femmes qui ont eu l'honneur de l'approcher de plus près : je crois bien qu'une vierge, en remuant les pieds, peut faire avec le clergé de fort jolis miracles ; mais ſainte Genevieve eſt ſi vieille, & le clergé a ſi peu le temps de rire.... Tourmenté de ces penſées, je me couchai perplexe, & je me diſois, à part moi : mon Dieu, s'il y avoit encore des oracles ! je ne connois rien à cette maladie du clergé ; peut-être que le diable pourroit m'en dire quelque choſe..... Je dis, & je m'endormis. Pendant mon ſommeil, un génie de

belle apparence, qui fouloit aux pieds des chaînes, des couronnes de princes, de comtes, de marquis, &c. &c. m'apparut & me dit: Tu as des idées assez peu monacales, tu fais un fort bon citoyen, malgré l'habit que tu portes, & tu mérite d'être instruit. La destinée de ton corps ecclésiastique étoit liée par des talismans secrets à celle des aristocrates; tu sais comme la plupart des talismans ont été brisés: leur dernier & leur plus ferme espoir les abandonne, le charme va se rompre, & tout va bien aller; tiens, prends & lis, & connois la vérité. Il me sembla alors que je recevois un papier barbouillé d'écriture où je n'entendois rien. Je me réveille, & à mon grand étonnement, je me trouve possesseur d'un cahier espagnol, que je traduis à l'aide d'un ami, & qui contient ce que l'on va lire.

Journal circonstancié de la maladie & agonie de S. A. S. Mgr. le C. d'Artois.

On est sans doute instruit à Paris de l'effort qu'a fait Mgr. le comte d'Artois pour faire à notre grand inquisiteur l'aveu des iniquités nombreuses qui avoient attiré sur son alteſſe le fardeau de la haine publique; les suites de cette conversion auront pu être, par la très-grande miséricorde de Dieu, au profit de son ame, mais elles on bien dérangé la santé de son corps. Soit que la victoire pénible qu'il lui a fallu remporter sur son caractere ennemi du joug, & la lutte de son cœur contre sa fortune, aient rompu l'équilibre de ses humeurs, soit que les opprobres, dont il a été rassasié dans sa route,

lui aient causé une révolution de bile noire, ou que les fatigues du voyage aient dissous ses membres délicats ; au sortir du tribunal, une foiblesse l'a pris, on l'a porté dans son lit ; la fievre s'est déclarée avec des caracteres effrayans. Il paroît même que ce voluptueux prince a été assez infortuné pour tomber plusieurs fois dans les bras des rudes servantes d'auberge, dont la vigueur grossiere a cruellement écorché sa peau fine, & lui a fait sentir plus amérement la perte des superbes tetons de sa Toinon, & des membres dispos de la Polignac, toujours si douce & si savante, de quelque côté qu'on la prît. Dans ce malheur ses anciennes plaies se sont rouvertes, le mal affreux dont il consigne l'aveu, page 15 de sa confession, a fait bouillonner la moëlle de ses os, & un poison trop connu du prince à dévoré ses reins. Le premier accident a été un délire bien caractérisé, & un violent transport au cerveau. Ses accès étoient gais ou terribles, selon que son imagination le rapportoit vers le plaisir qu'il avoit connu, ou vers les maux qu'il s'étoit faits, ou qu'il avoit voulu faire. Tantôt il ordonnoit les apprêts d'une fête brillante, & il lui sembloit entendre de la musique suisse, allemande ou houssarde ; il applaudissoit de tout son cœur : il faut avouer que Mgr. avoit le goût un peu barbare. Tantôt il parloit à sa Toinon, que tu es bien, disoit-il, en capitaine de houssard ; oh ! si je pouvois apporter une tête sous le fil de ton sabre, garde-le ton sabre ; quand tu te battras avec lui ; mais, capitaine, si tu veux te mesurer avec moi, ne viens au rendez-vous qu'avec le fourreau, je me chargerai de te fournir la lame. Puis il lui juroit de l'aimer & de

la ſervir toujours, mais ſes ſermens étoient horribles & ſes tranſports pleins de fureur. Tantôt il étoit abſorbé dans une profonde rêverie, & quoique, d'après la conduite de ſon alteſſe, pluſieurs perſonnes lui aient conteſté la faculté de penſer, il avoit néanmoins l'air de penſer ſérieuſement à quelque choſe. Les noms de Condé, de Conti, de Broglie, de canailles, ſortoient de ſa bouche, il demandoit ſes armes, & juroit d'en faire belle déconfiture, pourvu qu'on les lui livrât endormis; on l'entendoit quelquefois crier *feu*, puis il paroiſſoit prêt à s'arracher les cheveux, & s'écrioit, les J. F. ils ne tirent pas. Sa fureur redoubloit encore quand le nom de Lambeſc venoit ſe préſenter à ſa mémoire: va donc te battre, diſoit-il, contre des enfans & des femmes; va donc, bravache, calmer l'alarme que tu as donnée; ſans ce b..... -là, avec une pelotte de ficelle & quelques pétards, je faiſois danſer mes badauds, je les amenois pieds & poings liés, & je leur apprenois à vivre. Lambeſc & ſes Allemands ne nous ont ſervi qu'à faire danſer Toinon; puiſſent les Pariſiens le leur rendre....! à charge de revanche..... Après ces tranſports il retomba dans une morne ſtupeur, & les médecins jugerent qu'il étoit anéanti, & qu'il n'avoit plus d'idées. Ce calme ne fut pas long, un bruit de mouſqueterie s'étant fait entendre, non loin de ſon appartement, il ſe ranima en criant: bon! bon! voilà la baſtille qui » tire, aux armes, avançons, nous allons voir beau » jeu... Ah, dieux! quel ſpectacle...! les têtes de » mes amis au bout des piques! ah, de Launay! » comment t'es tu laiſſé prendre? je te croyois in» trépide, je croyois que tu aimois le ſang.. Tu,

» n'étois donc pas auſſi ſcélérat que moi ; tu as eu » peur d'achever le crime ; homme ſans cœur, » qu'eſt ce qu'un crime de plus dans ta vie ? J'a- » vois pourtant donné l'exemple des forfaits. Ah, » Dieu ! périſſe le ciel qui les défend, & les traî- » tres qui m'ont mal ſecondé ! ils n'étoient faits » que pour des horreurs bourgeoiſes ; mais pour » aſſaſſiner en grand, je le vois bien, cela ne pou- » voit être exécuté & conçu que par un comte » d'Artois. » Après un inſtant de repos, ſa rage s'eſt rallumée, il croyoit entendre la Baſtille s'é- crouler, il la voyoit tomber, & il craignoit d'être écraſé ſous ſes ruines : « Otez-moi, ôtez moi, diſoit- » il, périrois-je ſous ces tours faites pour me défen- » dre, & qui auroient dû écraſer les monſtres de- » vant qui elles ſe courbent. Enlevez donc ce ca- » davre, qu'ai-je beſoin de voir ce de Launay ; » quelle tête hideuſe ! eh bien, que me veux-tu ? » eſt ce moi qui ai répandu ton ſang ? laiſſe-moi, » mon bras n'a pu te venger, mon ſupplice te ven- » ge ; tu ne ſens plus rien, & moi je ſuis raſſaſié » d'opprobre, je vois triompher les ennemis que je » déteſte ; & mon partage à moi eſt l'exécration » publique & l'impuiſſance du déſeſpoir » ! On ne conçoit pas comment ſa frêle exiſtence a réſiſté à ce dernier tranſport. Il étoit dans un état de frénéſie à épouvanter tout autre que quelques François qui l'arrêtoient : enfin, des idées plus douces vinrent égayer ſon imagination & l'égarer dans ſa petite maiſon de Bagatelle. Il ſe crut dans une orgie qui donna idée aux Eſpagnols de celles qui s'y célé- broient. A ſes ordres les voiles importuns qui cou- vroient les jolis corps des filles & des pages tom-

boient, & monſeigneur ſe mettoit en uniforme, il ſe mit à provoquer Bacchus & Priape pour ranimer ſes ſens, & au grand étonnement de l'aſſemblée, qui ne s'attendoit pas que l'état d'un malade comportât de ſi grandes choſes, ſes ſens lui obéirent, & la fievre & ſes tranſports firent ce que faiſoient jadis les prêtreſſes de ſon temple. Alors monſeigneur s'agita en mille poſtures plaiſantes, & prouva combien étoit profonde ſa ſcience dans l'art des voluptés. Le Saint dom Jérôme qui l'aſſiſtoit dans ces terribles momens, rioit aſſez des folies qu'il invitoit les pages à venir répéter avec lui; mais quand il parloit aux filles, les raffinemens qu'il vouloit employer & les nouveaux mots qui n'étoient point dans l'ancien dictionnaire d'amour à l'uſage du pere, le ſcandaliſoient horriblement & lui paroiſſoient un peu trop contre nature. Si ſon alteſſe en réchappe, je crois bien que le grand inquiſiteur ne le tiendra pas quitte à moins d'une rude pénitence. Nous épargnons au lecteur pudique le ſel des plaiſanteries du prince; on eſpere d'ailleurs que l'abbé de Vermont, comme les grands coquins qui lui ont donné l'exemple, ſe confeſſera dès qu'il aura un peu appris ſa religion; & comme on lui ſoupçonne la plume de l'Arétin avec laquelle même il avoit ſu plaire à ſa protectrice, il pourra nous donner un tableau plus naïf & plus correctement deſſiné des folies qu'il a ſouvent partagées. Entre autres propos que ſe permettoit ſon alteſſe, nous avons retenu cette plaiſanterie qu'il faiſoit d'un homme en France qui, en moins d'un jour, s'étoit fait déclarer pere de vingt-quatre millions d'hommes, & qui, en douze ans, n'avoit perſuadé à perſonne qu'il fût celui de quatre ou cinq marmots que ſa femme lui avoit donnés.

Voilà le détail exact du délire du prince & des scenes qu'il a fait naître. Développons maintenant la cause intérieure de sa maladie & ses symptômes d'après le traitement du docteur Sangrado, médecin de l'hôpital des maniaques, & pour le moment de S. A. S. Selon le docteur, le sang du comte est entiérement brûlé par des exercices violents, & épuisé de tous les principes vitaux par une dissipation trop prompte de ses moyens ; une envie imprudente de se rendre le plus fort tempérament du royaume, lui a fait accorder sa confiance à des charlatans qui ont épuisé le peu qu'il avoit de bon sang, pour faire passer dans ses veines des poisons violents & des principes étrangers ; ces principes essentiellement destructifs sont devenus chez lui comme constituant son tempérament, & ils sont tellement fondus avec son être que le docteur désespere de les séparer heureusement l'un de l'autre. Par les suites des traitements auxquels il s'étoit soumis, son sang, à en croire le docteur, s'est changé en un virus si subtil & si contagieux, que si on le répandoit par terre, il la féconderoit infailliblement, & en feroit naître des serpents appellés aristocrates.

Voici le régime tel qu'on l'a trouvé dans les papiers du prince.

Potion fortifiante, à l'usage du comte d'Artois.

Récipés, dose entiere de poudre à canon, boulets, baïonnettes à proportion, histoire des proscriptions, le tout infusé dans quarante ou

cinquante livres de ſang commun. Efficace, ſi la préparation eſt faite par le maréchal de Broglie, & bénite par l'archevêque de Sens.

Autre vomitif.

Cahiers du tiers-état, folio 117, arrêté national du jeu de paume, folio 1117, décombre de la Baſtille, 17 liv., une pincée de foin commun, pris dans la bouche de Bertier, infuſé dans trois livres d'eau de Seine, priſe à l'égoût qui a porté à la riviere le ſang & les débris du cadavre de Launay.

Autres pour guérir d'un mal contagieux, appellé Patriotiſme.

Récipé, houſſards & ſuiſſes.
Celui-là a été ſans effet.

Autre.

Récipé coïtus de la Polignac, cordons, bénéfices, or pur, éducation monacale ; celui-ci a tourné quelques têtes, entr'autres celle du prince. D'après ces renſeignements, on a voulu eſſayer ſi la recette du vomitif, à l'uſage du prince, ne produiroit pas quelque choſe ſur lui : le docteur trouvoit dans l'ordre qu'un tempérament, ſi différent de celui des autres hommes, fût ſoumis à un traitement extraordinaire. Au grand étonnement des ſpectateurs ; le docteur a deviné juſte. On a préparé la potion avec ſoin, ſon effet a été

auſſi prompt que terrible, & elle a procuré au prince l'évacuation la plus violente. Il paroiſſoit, dans ſes efforts, ſe déchirer & ſe ſéparer de lui-même. Le premier poiſon dont il ſe ſoit débarraſſé même aſſez aiſément, a été un virus amoureux très-compoſé, mais dans lequel on remarquoit facilement une ſubſtance autrichienne : enſuite ſont ſorties avec effort toutes les matieres qu'il s'étoit incorporées, tant qu'il avoit été ſoumis au régime féodal. Les unes tenoient de la nature du parchemin & ſembloient bigarrées de caracteres magiques, en vertu deſquels le prince s'enfloit, s'étendoit, tenoit beaucoup de place ; mais c'étoit une vaine bouffiſſure, & non un embonpoint réel : il n'avoit qu'une exiſtence aérienne, qui s'eſt diſſipée avec le vent du préjugé qui la lui avoit donnée ; il a rendu auſſi la quinteſſence de la terrible potion qu'il avoit priſe pour ſe donner de la force ; & comme il ne connoiſſoit point d'autres principes actifs que ceux-là, quand il en a été dépouillé, il eſt reſté ſans force. Alors eſt ſorti un ver ſolitaire qui ſe nourriſſoit dans ſon cœur ; ce ver, d'une grandeur énorme, vouloit dévorer tout ce qui l'entouroit, & ne pouvoit rien ſouffrir à côté de lui ; enfin, ſéparé du ſiege de ſa vie, il eſt mort en ſe déchirant lui-même. Le docteur aſſure n'avoir jamais vu tant d'égoïſme & de deſpotiſme dans un ver. Après cette criſe, le prince eſt tombé dans un état de foibleſſe qui fait craindre ſérieuſement pour ſon exiſtence ; ſes forces factices l'ont abandonné, les reſſorts de ſa machine paroiſſent diſſous, il ne lui reſte plus, dit le docteur, qu'une bile âcre qui le ſoutient un peu : cette bile ſe

reconnoît à des traits d'orgueil & des desirs de vengeance ; & si on l'en purge, le pauvre prince court risque d'être anéanti. Dans sa douloureuse agonie, le charitable dom Jérôme lui récite des prieres des agonisants, conformes à son état, & que nous envoyons aux François, les invitant chrétiennement à se joindre à nous, s'il en est encore temps, quand il les recevront.

ORAISON

Pour le salut du Comte d'Artois.

Partez, esprit aristocrate, du corps de ce prince, au nom du Roi restaurateur de la liberté ; au nom des François enfants du Roi, qui ont souffert jusqu'à présent de la part des aristocrates ; au nom de leur courage & de l'esprit de philosophie, qui leur a appris que tous les hommes sont freres ; au nom de la nation toute puissante qui, de rien qu'étoient les aïeux du prince, a bien voulu les faire rois & seigneurs ; au nom du clergé & de la noblesse réunis à la nation ; au nom des princes fuyant devant la nation ; au nom des martyrs de la liberté ; au nom des gardes françoises & gardes suisses ; au nom de la milice bourgeoise & de l'assemblée nationale. Puissiez-vous, mauvais esprit, vous en aller aujourd'hui au diable, & laisser le prince bien corrigé, rentrer dans Paris, au nom & par les mérites de la nation libre & glorieuse dans tous les siecles des siecles. Ainsi soit-il.

Voilà, cher lecteur, la piece vraiment cu-

rieuſe que m'a procuré mon rêve ; d'après cela j'en reviens à mon commencement, nous pouvons chanter miracle, notre délivrance approche ; voilà un grand exemple pour les Eſpagnols, & une bonne nouvelle pour les François.

RÉPONSE

A LA CONFESSION

DE S.A.S.MGR. LE COMTE D'ARTOIS,

RENVOYÉE au T. R. P. Dom JÉRÔME, mais rendue publique par les ordres de Son Alteſſe.

PRINCE,

LE Peuple François dont vous aviez, proprement dit, médité le lâche aſſaſſinat, en vous ſervant des mains de vos perfides ſuppôts, croit votre ame accoutumée aux forfaits, incapable de repentir. L'impureté du ſang d'Artois, dont vous avez hérité, nous étoit un ſûr garant de ce dont vous étiez capable. Votre confeſſion eſt très-ſincere, & c'eſt le déſeſpoir de n'avoir pu faire réuſſir vos projets, qui vous l'a arrachée. Le grand Inqui-

siteur, aux pieds duquel vous vous êtes jetté, a, par un peu de flatterie pour votre perſonne, ménagé les remontrances, & ne vous a pas aſſez ouvert les yeux ſur votre atrocité. Je vais donc reprendre qulques articles de votre confeſſion, pour vous peindre votre noirceur dans toute ſon étendue ; car, en vérité, Dom Jérôme, trompé par la douleur apparente de votre repentir, n'a entrepris que de nous conſoler. La clémence de l'Etre ſuprême peut faire naître dans votre cœur l'eſpérance du pardon ; mais ne comptez jamais ſur celui des François.

Vous avez rapidement gliſſé ſur vos premieres années, parce que vous ſavez en vous même qu'elles ont été ſcandaleuſes. Il ne ſuffit pas que vous le ſachiez, il vous faut même en inſtruire le peuple que vous avez offenſé, & lui dire que, mépriſant les avis de vos gouverneurs, vous alliez clandeſtinement fréquenter la ſociété de jeunes gens pervers dont vous avez pris les mauvais principes, que vous avez déployés par la ſuite avec plus de promptitude que vous n'euſſiez couru au bien ; premier pas dans le libertinage qui vous a conduit dans l'impiété, & vous a fait enſuite enfreindre toutes les loix preſcrites à l'honnête homme. Cette infraction a donc favoriſé le penchant naturel qui vous portoit au mal, que vous ſaiſiſſez préſentement avec avidité Votre rapprochement au trône, par la mort de Louis XV, enfanta en vous l'ambition de la couronne. La jalouſie, l'envie & la diſcorde, toutes ces furies s'emparerent de votre perſonne : depuis ce moment, comme un ſecond Caïn, vous portâtes à votre frere aîné, notre mo-

narque chéri, une haine implacable. Il fut compenſé par l'amour de ſon peuple que vous cherchâtes à indiſpoſer contre lui. Oui, je le dis ; ſi la crainte de ſoulever tout le royaume contre votre perſonne ne vous eût retenu, à l'exemple du farouche Caïn maudit de ſon Dieu, vous euſſiez plongé un fer meurtrier dans le ſein de votre frere. O barbare ! ô inhumain ! Qui vous a donc retenu ? Qui a ſuſpendu votre bras fratricide ? Ce n'eſt point l'atrocité de l'action, ce ne ſont point les ſentiments : le voici en deux mots, c'eſt la ſévérité des loix, ſans égard pour vous, qui a arrêté vos pas ; car enfin votre conduite préſente prouve ce que j'avance. Ne pouvant vous adreſſer au pere, vous vouliez aſſaillir les enfants. Déjà vos ordres funeſtes étoient donnés, vos infâmes agents devoient vous ſeconder, & déjà nous touchions au moment fatal de cette exécution. Ame traître & perfide, tu fais frémir d'horreur. Va donc au loin épancher ton poiſon ſubtil. Jamais, non jamais tu n'approcheras de ce trône ſur lequel tu as jetté ſi ſouvent tes regards envieux. Avant d'en venir à cet horrible attentat, quels étoient vos manéges honteux ? Il eſt inutile d'en parler, ils ſont aſſez connus. Il n'y en a qu'un particuliérement, dont l'infamie n'eſt pas connue dans ſon économie. Foulant au pieds les droits du ſang, vous avez intercepté l'amour conjugal du roi votre maître & de la reine, votre ſœur ; eh bien, apprenez la punition que vous méritez, en vertu de ce crime ! Les anciens condamnoient à être brûlé vif quiconque enfreignoit les droits de la ſanguinité ; & c'eſt ainſi que ſeroit puni de nos jours un citoyen trouvé

dans un pareil délit. Ayez cette foibleſſe, cette paſſion ; tout homme en eſt attaqué, elle eſt plus ou moins blâmable, ſuivant comme elle eſt plus ou moins effrénée. Voltigez, tant que vous voudrez, de la Duthé à la Conta, & de la Conta à la Duthé. Si vous vous rendez mépriſable, ſi vous dégradez au dernier point le ſang royal, au moins vous ne commettez point de crime envers leſe-nature, qui nous défend de nous marier ainſi avec nos proches. Mais vous qui êtes ſans foi, ſans honneur, peu vous importe. Auſſi votre réputation eſt-elle bien établie. Vous ne tarderez point à vous faire connoître dans l'endroit où vous êtes. Comme rien ne vous coûte pour ſatisfaire vos goûts, jettez votre œil profane ſur les femmes honnêtes. Faites-leur des aveux ; ſans doute leur vertu s'offenſera ; irrité de cet affront, vous manquerez aux femmes, les époux vengeront les épouſes ; & ſi bien, qu'enfin ils mettront votre nom dans l'éternel oubli. La France ſe réjouira d'apprendre que vous ſerez deſcendu dans l'ombre du tombeau. Elle n'aura plus à craindre ſon plus cruel ennemi, elle ne ſera plus autant ſur la défiance ; enfin ſes vœux ſeront comblés. Si cette fin tragique ne vous eſt point encore arrivée, ce n'eſt pas qu'elle ait ceſſé de conjurer le pere commun des peuples de tonner ſur vous ſuivant votre priere, & de vous écraſer de ſa foudre. Soyez perſuadé que vous ne laiſſerez aucun regret après vous. Mais revenons à une de vos belles qualités qui m'étoit échapée ; car enfin il faut faire tout du long votre éloge. Par quelle généroſité d'ame avez-vous pillé le tréſor royal ?

Où

Où a passé cet argent ? dieu-merci, vous avez fait signer au roi votre maître des bons : les uns de 40,000 l. & les autres de 60,000 l. Vous avez surpris sa bonne foi. Avez-vous payé vos dettes ? Non, car en partant vous avez fait une énorme banqueroute ; vous vouliez que l'état payât vos dettes. On vous répondit que que cela ne convenoit pas ; Louis XVI vous dit qu'il ne tenoit qu'à vous de retrancher vos dépenses. Toutes ces réponses vous ont mis du fiel dans le cœur ; & pour cela, vous aviez ptojetté la perte de l'état. Scélérat ! y pensiez-vous ! Tourner vos armes contre notre patrie ! Non content de vos armes, vous avez employé tout ce que vous avez puisé au trésor, à payer des bras qui devoient porter le poignard dans notre sein. Vos efforts furent vains, la bravoure des François fut bientôt armée & capable de repousser tous nos brigands enrégimentés. Grace à l'œil vigilant qui gouverne notre empire ; votre projet inhumain, appuyé sur la barbarie la plus attroce, n'a pas pu réussir. En conséquence, vous êtes en sûreté de la part des citoyens de la France, la vengeance n'est point faite pour leurs grandes ames. Mais ils vous regarderont toujours comme traître à la patrie.

Présentement, vous me permettrez de vous féliciter sur la couronne que la générosité des Anglois vous a accordée ; ambitionnant plus qu'aucun prince de monter sur un trône, vous devez être satisfait. Vos vœux sont accomplis ; soyez donc content, vous régnez dans une

isle (1), aussi nombreuse que la France ; mais non pas en aussi bons sujets, car ils vous ressemblent ; là, manifestant un peu d'humanité, qui vous sera surnaturelle, vous serez chéri & adoré. Vous n'y craindrez plus les brochures satyriques, qui ont tant vanté votre bravoure à Gibraltar, & la délicatesse de vos sentiments. Vous pouvez vous défendre contre les attaques de vos ennemis. Avec le droit de corvée, vous pouvez vous éviter la nourriture de vos gens. Tout enfin ira au gré de vos vœux.

De cette isle vous pouvez vous faire un Royaume. Votre premier soin, je pense, doit être de vous entourer de Ministres dignes de votre auguste personne. Brienne, ce me semble, mérite que vous le nommiez Directeur général de vos finances. Le duc de Guiche doit être à la tête du département de la guerre. Pour y faire fleurir les artts, il seroit à propos d'établir une académie des arts. Vous avez sous votre dépendance un nombre infini de galeriens qui sont fort instruits. Par la suite les Architectes vous éleveroient des monumens, les Sculpteurs feroient naître sous le ciseau & le burin des trophées à votre gloire. Votre nom, gravé sur les marbres, passeroit à l'immortalité. Si vous établissez des sujets d'émulation, comme des médailles, les sciences en sortiront avec énergie. Après votre mort, on vous honorera d'une oraison funebre très-éloquente. Par la suite, vous y établirez une police dont les

(1) L'isle de la baie de Botannique, où les Anglois transportent les malfaiteurs qui, en France, seroient envoyés aux galeres.

Réglemens & les Ordonnances, ſeront ſages & bien peſés. Alors tout ira bien : d'un exilé, vous deviendrez un Roi très-puiſſant ; votre Royaume ſera très-bien peuplé. A la vérité, vous n'y aurez point de Gibraltar à conquérir, mais la conquête des cœurs ſera toute votre gloire ; enfin, quoi de plus ſatisfaiſant pour vous ? Vous ſerez libre déſormais de mettre autant d'impôts que vous voudrez ſur votre peuple. Ah ! quelle joie pour une ame tyrannique !

FIN.